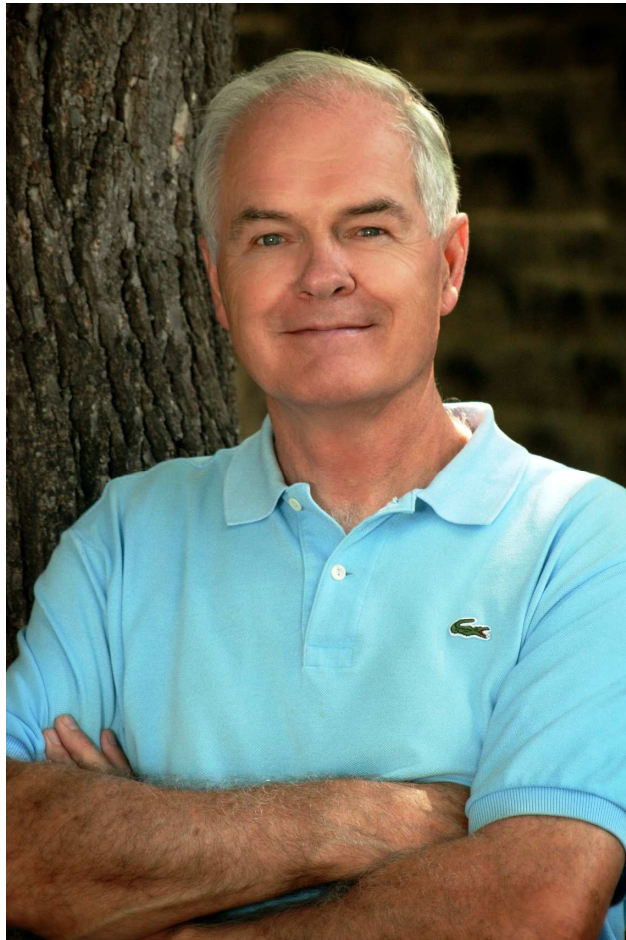

Dix questions à...

Daniel Lessard

journaliste et analyste politique pour Radio-Canada jusqu'en juin 2011



Natif de la région Chaudière-Appalaches, Daniel Lessard fait ses débuts à la radio, en 1969, comme animateur à CKBM-Montmagny. Trois ans plus tard, il s'installe à Ottawa où il devient correspondant parlementaire pour Radio-Canada. Il est, par la suite, de toutes les grandes émissions portant sur la politique fédérale. De 2005 à 2011, moment où il prend sa retraite, il anime l'émission télévisée *Les coulisses du pouvoir*.

Conversation avec un journaliste chevronné et respecté, depuis peu romancier.

1. Daniel Lessard, vous qui avez été affecté par Radio-Canada sur la colline Parlementaire pendant plus de 30 ans, comment décririez-vous les relations entre les journalistes et les politiciens à Ottawa?

Je dirais que ces relations dépendent des gouvernements en place. Avec le gouvernement Trudeau, c'était difficile parce que ce dernier n'aimait pas beaucoup les journalistes. Par contre, des ministres importants de ce gouvernement, comme Marc Lalonde et André Ouellet étaient très disponibles. Avec le gouvernement Mulroney, c'était différent : Brian Mulroney aimait beaucoup les médias, ce qui nous rendait la tâche plus facile. Par contre, Mulroney et les siens étaient très rancuniers. À certaines occasions, ils n'ont pas répondu à mes questions pendant deux mois parce qu'ils n'avaient pas aimé l'un de mes reportages. Pour ce qui est du gouvernement Harper, les relations sont tendues parce qu'il se méfie beaucoup de la presse.

Aujourd'hui, les journalistes doivent travailler très vite à cause de l'information continue. Il y a plusieurs médias et les politiciens sont en mesure de faire un choix. Ensuite, ces mêmes politiciens savent tous comment répondre à nos questions en 15 secondes. Il est donc très difficile dans ce contexte de faire un travail intéressant.

2. Diriez-vous que les activités du gouvernement fédéral sont bien couvertes par les journalistes à Ottawa?

Oui, mais plus en anglais qu'en français. Pour le Canada anglais, le gouvernement fédéral est le premier gouvernement, le gouvernement le plus important. Ensuite, il y a le gouvernement provincial. Au Québec, c'est différent. C'est d'abord le gouvernement provincial et ensuite le gouvernement fédéral.

Au Québec, parler de la Saskatchewan, de l'Alberta ou même de l'Ontario, c'est comme parler dans le vide. Ça n'intéresse personne. À l'émission que j'animais [*Les coulisses du pouvoir*] quand je parlais d'autres provinces que le Québec, les cotes d'écoute passaient de 100 000 à 50 000.

Malgré tout, les grands médias du Québec font quand même un bon travail. Malheureusement, les médias de plus petite taille vont consacrer moins d'effort au gouvernement fédéral. S'il y a des compressions budgétaires à faire, la couverture des activités du gouvernement fédéral sera la première affectée.

3. Que pensez-vous de la lettre publiée en juin 2010 et signée par la présidente de la Tribune de la presse parlementaire canadienne et huit autres représentants de regroupements de journalistes au Canada? Cette lettre critiquait la gestion des communications du gouvernement Harper.

Il y a une bataille continuelle entre la Tribune de la presse et le gouvernement Harper. Ce gouvernement n'est pas transparent, n'aime pas les médias et rend la tâche des journalistes très difficile.

Utiliser la *Loi sur l'accès à l'information* est devenu une corvée. Parfois, nous obtenons l'information après deux ans, alors que ce n'est plus pertinent. La plupart des ministres n'ont pas le droit de s'exprimer. Le directeur des communications contrôle tout ce qui se dit de façon absolument maniaque.

Le problème est le suivant : les conservateurs ont une base politique très solide. Plusieurs personnes vont voter pour eux quoi qu'il arrive. Ces gens ont beaucoup de mépris pour les grandes villes où se trouvent les grands journaux et les grands médias d'information. Ils ont aussi beaucoup de mépris envers les intellectuels qu'ils associent aux journalistes et pour tout ce qui est contraire à leurs valeurs économiques et sociales, comme l'avortement ou la peine de mort.

Ceci explique sans doute pourquoi les conservateurs détestent souverainement la CBC [*Canadian Broadcasting Corporation* – réseau anglais de Radio-Canada]. Ils préfèrent s'en tenir aux journaux qui représentent leur point de vue politique.

4. En quelques mots, pouvez-vous nous décrire les stratégies de communication utilisées par les conservateurs et les libéraux lors de la dernière campagne électorale fédérale?

Je vais plutôt vous faire part de mes observations.

Pour ce qui est des libéraux, je dirais qu'Ignatieff a fait une bonne campagne. Le problème c'est que, malgré son intelligence, Ignatieff n'était pas le bon candidat pour représenter le Parti libéral. Les libéraux ont commis une grave erreur : pendant un an, avant les élections, les conservateurs ont diabolisé Ignatieff. Les libéraux n'ont jamais rien fait pour contrer cette publicité négative. Il n'y a jamais eu de campagne médiatique contre le chef des conservateurs. Lorsqu'ils se sont retrouvés en campagne électorale, les libéraux avaient un

problème majeur : l'image de leur chef avait été tellement ternie qu'il était désormais impossible de changer la situation.

Du côté des conservateurs, Harper savait exactement ce qu'il devait faire pour aller chercher une majorité. Ils ont concentré leurs efforts en Ontario. M. Harper a été très présent dans cette province où il a su adapter son discours aux préoccupations de la population.

5. Est-ce qu'un(e) politicien(ne) canadien(ne) peut se passer des médias sociaux?

Je déteste les médias sociaux. Tout le monde s'improvise blogueur. Tout le monde s'improvise commentateur.

Est-ce qu'un politicien peut s'en passer aujourd'hui? Oui, s'il est très populaire et compétent. Mais jusqu'à quand? Regardons l'exemple américain. Selon Obama et ses organisateurs politiques, 40 % de la campagne électorale de 2008 a été réalisée grâce aux médias sociaux.

Il faut tenir compte de la puissance des médias sociaux. Une erreur de la part d'un politicien et ce sont 100 000 personnes qui pourront la visionner sur YouTube. Pour ma part, je crois que les médias traditionnels font un meilleur travail que les médias sociaux mais, malgré tout, les médias sociaux sont là pour rester et un politicien ne pourra pas s'en passer. Hélas!

6. Est-ce que la concentration des médias a des répercussions sur la couverture du monde politique à Ottawa?

Oui, même à Radio-Canada. Je vous donne un exemple.

Quand j'ai commencé au début des années 80, il y avait, pour assurer la couverture du premier ministre, un journaliste de la radio, un journaliste de la télé avec une équipe de 4 personnes. La même chose du côté du réseau anglais. Aujourd'hui, il y a un journaliste pour tout le monde. Ce dernier n'a pas le temps de réfléchir et de poser des questions. Il a juste assez de temps pour se procurer le matériel et l'envoyer à ses collègues. Pour les autres médias, c'est la même chose. Si le premier ministre va en Chine, *La Presse*, *Le Soleil*, *La Tribune*, *Le Quotidien* ne vont pas envoyer chacun un journaliste. Il y en aura seulement un pour tous ces journaux appartenant au même propriétaire. La concentration des médias a donc des conséquences énormes.

Il faut aussi compter avec les chicanes imbéciles entre *La Presse* et le *Journal de Montréal* et entre le *Journal de Montréal* et Radio-Canada. C'est une concurrence outrancière pour les cotes d'écoute et pour le lectorat. La qualité a donc de moins en moins d'importance.

Il y a aussi une équation toute simple : moins de médias veut dire moins de sources d'information; ce qui veut dire aussi le même texte, le même point de vue partout; c'est donc dire un manque au niveau de la diversité journalistique. Et c'est ainsi depuis une dizaine d'années. Aujourd'hui, l'information provient principalement de la même source, c'est-à-dire de *La Presse Canadienne*.

7. Quelles sont les qualités qu'un bon journaliste devraient posséder?

Il doit être curieux, parfois arrogant et, surtout, persévérant. Il doit aussi savoir écrire rapidement et être en mesure de bien s'exprimer dans n'importe quelle circonstance. Pour bien faire son travail, notamment lorsqu'il doit travailler en direct, il doit posséder une bonne culture générale; malheureusement celle-ci est souvent absente chez plusieurs jeunes journalistes.

Finalement, il doit savoir poser les bonnes questions et savoir écouter.

8. Pensez-vous que les jeunes journalistes aujourd'hui sont mieux formés pour faire leur travail?

Sur le plan intellectuel, non, car les jeunes journalistes ne lisent pas assez. Je connais des journalistes qui ne lisent même pas un seul journal alors qu'on devrait en lire trois ou quatre par jour. La culture générale fait défaut. Par contre, les jeunes journalistes s'expriment beaucoup plus facilement que les journalistes de ma génération. Ils sont aussi très polyvalents et peuvent donc travailler sur des projets différents. Le temps est terminé où, comme moi, on pouvait faire toute sa carrière journalistique en ne touchant qu'à la politique.

Si l'un de mes deux fils me disait qu'il veut devenir journaliste, je lui dirais : « Fais le tour du monde d'abord, va voir comment ça se passe dans le vrai monde, dans la vraie vie. Voici les 50 livres que tu dois lire. Voici les journaux auxquels tu dois t'abonner. Renseigne-toi; sois curieux; parle au monde; apprends à écrire et lance-toi. C'est un très beau métier. Si je devais recommencer ma carrière, je ferais exactement la même chose.

9. Comment voyez-vous l'avenir du journalisme?

Ce qui m'inquiète beaucoup, c'est la place que vont prendre les médias sociaux. Je trouve qu'il est inconcevable de compter uniquement sur Facebook pour s'informer. Le recours aux médias traditionnels est obligatoire.

L'avenir s'annonce difficile pour les journalistes. Avec la concentration des médias et les compressions budgétaires, il y a moins d'emplois. Peut-être y a-t-il un avantage à tout cela, seuls les meilleurs journalistes pourront penser faire une carrière dans ce milieu.

10. Vous avez pris votre retraite en juin 2011 après avoir œuvré dans les communications toute votre vie, quels sont maintenant vos projets d'avenir?

J'ai terminé un roman historique sur lequel je travaillais depuis une dizaine d'années. Il sera publié à l'automne. J'ai des idées pour un deuxième roman si le premier marche bien. On m'a aussi proposé des collaborations à la radio de Radio-Canada. Vous savez, je suis un père sur le tard. J'ai deux fils qui sont très jeunes (11 et 15 ans) et je veux passer le plus de temps possible avec eux.

Je ne dis non à rien, je ne ferme aucune porte. La seule chose que je refuse de faire, c'est de la politique. J'ai été approché régulièrement pour être candidat ou encore chef de cabinet et cela ne m'intéresse pas. J'ai beaucoup de respect pour ceux et celles qui travaillent dans le milieu de la politique car c'est très demandant. Il faut souvent travailler 12 heures par jour / 7 jours par semaine. Désormais, ce qui m'intéresse, c'est de faire du journalisme mais à mon rythme.

Merci Daniel Lessard!

Propos recueillis par Marie Gélinas, le 28 juillet 2011, à Ottawa.